NWP
972.18
L797

LE KLONDYKE

L'ALASKA, LE YUKON

ET LES ILES ALÉOUTIENNES

PAR

M. LOICQ DE LOBEL

EXTRAIT DU *BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE*

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
L.-HENRY MAY
Rue Saint-Benoît, 9 et 11

1899

804

69,500

68-27

LE KLONDYKE

L'ALASKA, LE YUKON

ET LES ILES ALÉOUTIENNES

PAR

M. LOICQ DE LOBEL

EXTRAIT DU *BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE*

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART

L.-HENRY MAY

Rue Saint-Benoît, 9 et 11

1899

NWP
972.18
L797

LE KLONDYKE, L'ALASKA, LE YUKON

ET LES ILES ALÉOUTIENNES[1]

Quand les premières nouvelles des trouvailles d'or faites en Alaska parvinrent en Europe, peu de monde ajouta foi à ce qu'on croyait être des canards d'Amérique. Puis, à ces nouvelles succédèrent des rapports officiels qui confirmaient en partie les récits des mineurs revenus du Klondyke.

Ceux-ci relataient également les difficultés et les dangers de la route et du climat auxquels le mineur était exposé dans ce pays de rocs et de glace éternelle. On apprenait bientôt que le gouvernement canadien avait envoyé un gouverneur à Dawson ; et dès lors ce pays, qui jusqu'ici n'avait pas d'histoire, eut le don d'exciter la curiosité du monde entier.

Une chose entre toutes attirait l'attention comme la pitié sur les malheureux qui osaient affronter les périls de ce voyage ; c'était la traversée de cette fameuse passe du Chilkoot, où la nature semble avoir jeté là, pêle-mêle, les uns sur les autres les plus énormes blocs de pierre de la création, formant ainsi une barrière infranchissable aux trésors qu'ils protègent.

Ces rocs gigantesques, dont les ravins se cachent sous d'épaisses avalanches de neige, il fallait les gravir au plein

1. Communication adressée à la Société de Géographie dans sa séance du 6 janvier. — Voir la carte jointe à ce numéro. Cette communication, extraite du rapport de M. Loicq de Lobel, a dû, nécessairement, être très succincte.

109712

cœur de l'hiver et par étapes cent fois répétées, car chacun devait transporter ses vivres sur le dos.

Mais, là n'était pas la seule difficulté du voyage; si le Chilkoot était terrible, combien dangereux étaient les lacs et rivières qu'il fallait suivre sur des embarcations toutes primitives, faites de planches mal jointes provenant d'arbres brûlés, et incapables de résister longtemps aux secousses des torrents et des *rapides*.

Ajoutez à cela le tableau qu'on faisait des malheureux mineurs atteints du scorbut et forcés de travailler la terre par une température de 60° sous zéro; voilà, à peu près, les renseignements que nous possédions quand j'entrepris mon exploration en avril 1898.

J'allai m'embarquer à Liverpool, à destination de Montréal. Je choisissais de préférence un port canadien, pour éviter les tracasseries et les tarifs élevés de la douane américaine. Je devais me rendre dans le Yukon par Glenora, Telegraph-Creek et le lac Teslin.

Je ne vous décrirai pas ici les sites merveilleux des jolies villes du Canada que nous avons traversées : Québec, Montréal, deux villes restées bien françaises de mœurs et de langue ; Ottawa, le foyer intellectuel du Canada ; ni les vastes contrées que le Canadian Pacific traverse de Montréal à Vancouver. M. le baron Hulot, notre distingué collègue, les a merveilleusement dépeintes dans son livre *De l'Atlantique au Pacifique*.

Mais, je ne puis m'empêcher de vous parler de ces Montagnes Rocheuses, qui gardent perpétuellement leurs cimes couvertes de neige et sur lesquelles le train court à une allure vertigineuse, traversant des ravins profonds de 2,000 pieds sur quelques poutres dont nous ne voudrions pas en France pour un pont de jardin; descendant des courbes brusques et rapides, à fleur de roche, où l'œil ne distingue plus que le vide immense du gouffre béant. Cette traversée des Montagnes Rocheuses donne le vertige à plus d'un

voyageur et laisse dans l'esprit un inoubliable souvenir.

Nous arrivons à Vancouver le 10 mai, où nous complétons notre équipement et nos provisions.

Ici, pas plus qu'à Montréal, on ne peut nous donner le moindre renseignement sur les régions arctiques ; mais en revanche, nous sommes assaillis par les marchands qui nous relancent jusqu'à l'hôtel pour nous offrir des vêtements de fourrure ou d'autres approvisionnements. Le 14 mai, nous nous embarquons sur l'*Islander*, avec ma femme, mes deux filles et mes deux fils qui n'ont jamais consenti à attendre mon retour à Vancouver. Ici commence notre apprentissage de la rude existence que nous allons mener pendant six mois. Ce petit steamer est occupé par les 250 hommes de troupe qui composent la milice du Yukon. Comme il n'y a que quelques cabines qu'on réserve aux dames, nous couchons sur le pont. Le chenal que nous traversons est magnifique; le bateau file entre deux rangs de fiords merveilleux, derrière lesquels se dressent les cimes élevées des montagnes couvertes de neige.

Nous arrivons à Wrangel le 17 mai. Wrangel est une petite ville bâtie toute en bois et sur pilotis, mais bien campée sur une colline boisée et située sur territoire américain.

Les rues sont de vastes fossés, vrais cloaques de boue et d'immondices de toute sorte; de place en place émergent des troncs d'arbres sciés à un mètre du sol et supportant des planches pourries qui plient sous vos pas. Ces espèces de trottoirs sont très étroits et l'on ne s'y aventure qu'avec précaution.

Il pleut, dit-on, à Wrangel pendant toute l'année. Jusqu'en 1897, Wrangel était une ville d'Indiens et ne contenait que 3 blancs. La population actuelle est composée en majeure partie de blancs et est très mauvaise. On nous dit qu'il est dangereux de sortir après 7 heures du soir quand les jours sont courts. On y assassine pour 4 bits (4 fois 75 centimes).

Les consciences s'achètent, dit-on, de 5 à 10 dollars; mais celles des juges sont taxées un peu plus.

Ces mœurs sont d'ailleurs semblables sur toute la frontière américaine, en Alaska.

Les Indiens portent le costume européen, mais au lieu de chapeau les femmes portent sur la tête un grand châle. De taille plutôt petite, ces Indiens ont une large carrure, des cheveux plats et luisants et la peau cuivrée. Leurs habitations construites comme celles des blancs sont tenues proprement. Ils vivent du produit de leur pêche et la plupart d'entre eux sont dans une situation prospère.

Depuis notre arrivée nous nous débattons contre la douane américaine pour les formalités à remplir concernant nos bagages pris en transit.

Nous quittons Wrangel le 19 mai sur le *Strathcona*, bateau à fond plat, mû par une grande roue à palettes tenant lieu d'hélice. C'est le bateau en usage dans cette région sur les rivières généralement peu profondes.

Ce steamer fait son premier voyage ; il a été frété spécialement pour transporter les hommes de la milice du Yukon à Glenora. Bien qu'il fasse très froid et qu'il pleuve, tout le monde est sur le pont tant le paysage qui se déroule sous nos yeux est superbe.

A l'horizon, des montagnes s'élevant en amphithéâtre et toujours plus hautes, blanches de neige sur laquelle se détachent les sapins verts dont le soleil de mai a fondu le manteau hivernal. Autour du bateau quantité de phoques de l'espèce à poil rude prennent leurs ébats. Ils sont plus petits que les phoques à fourrure; les jeunes gagnent dix livres par jour jusqu'à l'âge adulte. On les chasse pour la peau dont on fait des chaussures imperméables ainsi que le cuir servant à la fabrication des portefeuilles, des buvards, etc.

Nous arrivons à la pointe de Rothsay, à l'entrée de la Stikine, la Stah-Keena des Indiens ou la grande rivière.

Depuis un temps immémorial, c'est par la Stikine que les Indiens de la côte pénétraient à l'intérieur. Ses sources sont encore inconnues; mais elles doivent se trouver au sud du 58e parallèle de latitude nord. Le fleuve est navigable jusqu'à Glenora, à 250 kilomètres de Wrangel, pour des steamers à fond plat et munis de puissantes machines.

A certains moments on peut remonter le fleuve jusqu'à Telegraph Creek, à 20 kilomètres de Glenora. Au delà on tombe dans le grand cañon qui mesure 80 kilomètres de longueur et qu'il est impossible de traverser soit en steamer, soit en barque.

On appelle cañon une partie du fleuve qui se rétrécit entre deux murs de rochers à pic, formant ainsi une gorge où l'eau se précipite et roule avec une force incroyable. Les Indiens eux-mêmes, si experts à manœuvrer dans les eaux de la Stikine, n'ont jamais osé tenter la traversée du grand cañon en canot. Ils attendent l'hiver pour le faire sur la glace.

La navigation sur la Stikine s'ouvre de mai à novembre. Fin novembre le fleuve est complètement gelé. En juin les eaux sont le plus hautes par suite de la fonte des neiges. La vallée de la Stikine mesure en moyenne 3 milles de largeur jusqu'au petit cañon. Les montagnes qui la bordent ont 1,000 mètres de hauteur environ.

Elles sont de nature granitique et de couleur grise. Tout le long de la vallée les sapins, les arbres à coton et d'autres montrent une végétation vigoureuse. Beaucoup commençaient à bourgeonner quand nous sommes passés.

Quelques-uns, même, étaient couverts de feuilles et teintaient le paysage de différents tons de vert produisant le plus joli constraste avec la neige qui couvre le sol.

Qui n'a pas vu la Stikine ne peut se faire une idée de ce fleuve terrible, dont les eaux bouillonnent en tourbillons ininterrompus.

A l'embouchure, le courant est assez modéré; mais,

100 milles plus haut, il est terrifiant. Sur tout le parcours la navigation est très difficile, tant à cause du peu de profondeur des eaux que par suite des nombreuses épaves que le fleuve charrie, pour la plupart des arbres arrachés au moment de la débâcle des glaces.

De plus, le lit du fleuve change tous les ans, ce qui déroute le pilote; tel endroit qui, aujourd'hui, possède un bon chenal se trouvera remplacé, l'année suivante, par un banc de sable.

Cette particularité, qui rend le dragage de la Stikine presque impossible, en a empêché jusqu'aujourd'hui son exploitation, car elle contient de l'or en bonne quantité.

Le *Strathcona* avance lentement. Un homme à l'avant sonde sans cesse le fleuve; il accuse 4 pieds, 6 pieds et 8 pieds d'eau, le maximum.

Sur la rive quelques petits campements d'Indiens. Des aigles à tête blanche s'envolent à l'approche du steamer. De temps en temps on aperçoit une tente; ce sont de pauvres mineurs venus là sur la glace, pris par la débâcle et qui n'ont pu aller plus loin, car remonter la Stikine en barque est une œuvre de géant.

Le cœur se serre en voyant ces malheureux abandonnés seuls dans ce désert. Animés par l'espoir de trouver une occasion d'aller plus avant, ils resteront là quand même jusqu'à l'épuisement de leurs provisions.

Alors, ils redescendront la rivière en radeau. Nous arrivons à la frontière canadienne où se trouve un poste de police montée.

Une des particularités de la Stikine ce sont les nombreux glaciers qui y déversent leurs eaux. On en compte 300 sur son parcours. Quatre de ceux-ci sont remarquables. Le Popoff, qui se trouve à 10 milles au-dessus de la pointe de Rothsay avant d'arriver à la rivière Iskoot. La scène ici est sauvage au delà du possible. Des glaciers, des précipices, des pics défient les plus intrépides grimpeurs du Mont-

Blanc. La région de l'Iskoot est riche en gros gibier. Des ours noirs, bruns et grizzelis; des chèvres et des moutons de montagnes; des cariboo et des élans y vivent paisibles (le cariboo est une espèce de cerf grand comme le cerf d'Europe). Les grousses y sont fort nombreuses ; quant aux moustiques, ils dépassent en nombre et en voracité toutes les espèces connues. Les mêmes animaux et les mêmes insectes se rencontrent sur tout le parcours de la Stikine.

Voici maintenant l'Orlebar, ou grand glacier, qui mesure 5 kilomètres de longueur le long du fleuve et qui s'étend en profondeur sur un espace immense dont on n'a pas exactement déterminé la fin. En face, de l'autre côté du fleuve, se trouvent les sources d'eau chaude. Un peu plus loin, sur le parcours d'un mille environ s'étend le Coude du Diable. Enfin à 25 kilomètres plus haut, le Flood Glacier.

Nous avançons péniblement et allons échouer sur un banc de sable. La manœuvre est très difficile. Le fleuve se divise ici en plusieurs bras et forme une nappe d'eau à perte de vue. De tous côtés émergent des bancs de sable et de graviers. Sur l'eau flottent de gros troncs d'arbres et plusieurs canots, la quille en l'air, tristes épaves des malheureux que le fleuve a engloutis.

Après bien des efforts notre steamer reprend sa marche en avant. Le 21 mai, nous arrivons en vue du redouté petit cañon, long de plus de 1 kilomètre et se rétrécissant à 50 mètres à certains endroits, entre deux montagnes de rochers de 3 à 400 pieds de hauteur. Souvent, en cet endroit, les bateaux luttent pendant une heure avant de pouvoir sortir de cette effroyable gorge et il arrive qu'ils sont forcés de stopper pendant plusieurs jours à l'entrée du cañon, en attendant que le courant soit moins rapide.

Mais voici le moment du passage du bateau dans l'antre du mauvais esprit, comme disent les Indiens. Des hommes sont envoyés à terre pour attacher au roc le câble qui doit remonter le bateau à l'aide du cabestan.

A l'entrée du cañon le *Ramona*, parti deux jours avant nous, est sur ses ancres et solidement amarré. Le capitaine hésite à lancer son bateau dans le gouffre. Au pied des rochers deux barques de mineurs sont attachées. L'audace de certains hommes est vraiment stupéfiante.

Heureusement, le passage du cañon s'accomplit sans accident. Au delà, le courant entrave encore la marche du steamer. Nous traversons les grands rapides, puis le Kloochman Cañon, puis encore de nouveaux rapides. L'eau tourbillonne avec force et fracas. On dirait un fleuve en ébullition. Nous avançons de 50 en 50 mètres à l'aide du cabestan.

Un moment le capitaine ordonne de chauffer au maximum de pression et d'essayer de marcher sans l'aide du câble; mais à peine cet ordre est-il exécuté que nous reculons de toute la distance que nous venions de franchir par le cabestan.

Deux barques d'Indiens passent avec la rapidité d'une flèche, descendant le fleuve.

Nous reprenons notre marche en avant péniblement. La neige devient moins épaisse, la végétation est plus avancée et voici que de jolies fleurs se montrent partout. Dans l'intérieur le printemps est plus précoce que sur les côtes; c'est ainsi qu'à notre arrivée à Glenora nous trouvons quantité de fleurs épanouies, des papillons et des oiseaux.

J'ai tenu à vous donner, très en détail, la description de notre voyage sur la Stikine pour cette raison que toutes les rivières de l'Alaska sont semblables et qu'ainsi, je n'aurai plus à y revenir dans la suite de mon récit.

A Glenora toute la ville est sur la plage attendant l'arrivée du *Strathcona* qui apporte le courrier. Glenora est une ville de tentes qui abritait alors une population de 2,500 hommes venus pour la plupart sur la glace dans l'espoir de gagner le Klondyke par la voie du lac Teslin.

Mais il n'y a pas de route et les pauvres gens sont arrêtés

là faute d'argent pour payer leur passage et le transport de leurs provisions sur un steamer qui redescend et personne n'osant s'aventurer à redescendre la Stikine en barque ou en radeau. Un instant ces mineurs croient que la troupe va leur frayer une route; mais leur espoir est bientôt déçu.

Nous établissons notre camp et nous nous mettons en quête de chevaux et de porteurs, mais sans succès. Tous les chevaux ont été réquisitionnés pour la troupe qui se frayera une route à coups de hache à travers les épaisses forêts qu'elle doit traverser.

A Glenora la chaleur est accablante, le 24 mai le thermomètre marquait 29° centigrades et le 25 mai 38° centigrades. Les nuits sont claires. On peut lire aisément à 11 heures du soir. Les moustiques sont terribles et nous empoisonnent le sang au point de faire naître quantité d'abcès sur le corps.

Nous faisons quelques reconnaissances au delà de Telegraph Creek qui est la limite de la navigation. Peu de steamers, en effet, consentent à remonter jusque-là et à traverser ce qu'on appelle les rapides des Trois-Sœurs, ainsi dénommés parce que le fleuve est barré en cet endroit par trois immenses roches sur lesquelles plus d'un bateau s'est brisé.

Telegraph Creek doit son nom à ce fait qu'il avait été question d'établir là un poste télégraphique; mais ce projet n'a jamais été exécuté.

A partir de là, on rencontre d'innombrables roches de basalte et d'autres rocs volcaniques de l'âge tertiaire. En sortant de Telegraph Creek il n'y a comme route qu'un petit sentier grimpant très à pic les rochers qui protègent la vallée de la Thaltan où l'on trouve plusieurs villages d'Indiens.

On a fait de riches découvertes d'or sur cette rivière Thaltan. J'ai visité les villages d'Indiens qui y ont établi des réserves et qui ne permettent à aucun blanc de travailler chez eux. Mais j'ai été fort bien accueilli par ces Indiens et c'est une

grande erreur, pour ne pas dire une faute, que de laisser croire que ceux-ci barrent les rivières pour empêcher les blancs de passer ou pour les dépouiller. Le gouvernement canadien a su, depuis longtemps déjà, imposer aux Indiens du nord-ouest le respect du blanc, et l'assassinat d'un de ceux-ci est un acte tout à fait isolé.

On a cherché à cultiver des légumes à Glenora. La pomme de terre, même au cas où ses feuilles sont touchées par la gelée, y vient très bien; l'orge, le blé, l'avoine y mûrissent également.

Après avoir reconnu la route impraticable, nous nous décidons à redescendre le fleuve et à nous rendre dans le Yukon par la passe du Chilkoot. Nous prenons le petit steamer *Glenora*, qui marche vapeur en arrière pour résister au courant. Malgré cela le *Glenora* va s'abîmer contre un rocher et il a son bastingage et une partie de son avant brisés. Cet accident a failli coûter la vie à un des miens.

De retour à Wrangel, nous nous embarquons pour Dyea sur l'*Al-Ki*. Nous allons suivre le Stephens Passage pour entrer ensuite dans le canal de Lynn jusque Dyea. Le chenal est très dangereux, car une dizaine de navires y ont péri depuis le commencement de l'année.

Voici le glacier du Tonnerre qui envoie à la mer des myriades d'icebergs qui étincellent au soleil.

Les Indiens Tlingits entendant les mystérieux rugissements de ce glacier le croyaient habité par l'oiseau du tonnerre *Hutli* et ils attribuaient ces bruits assourdissants aux battements de ses ailes. Ils croyaient que les montagnes étaient jadis des êtres animés ou de puissants esprits.

Les glaciers, disaient-ils, sont leurs enfants qu'ils tiennent dans leurs bras, dont ils plongent les pieds dans la mer, les recouvrant en hiver d'une épaisse couche de neige et répandant ensuite sur eux des rocs et de la terre pour les préserver des rayons du soleil d'été.

Sitth too Yehk est le nom de l'esprit de glace et, à la fa-

çon dont les Tlingits murmurent son nom on peut juger de l'horreur qu'ils éprouvent pour le froid. Dans leur imagination bornée, ils ont conçu un enfer de glace comme devant être l'état futur de ceux qui ne se font pas incinérer. Ils attribuent à l'esprit de glace une puissance invisible extraordinaire. Son souffle glacé donne la mort. Aussi éprouvent-ils une frayeur indicible lorsqu'ils entendent les hurlements furieux des tempêtes dans les montagnes et les craquements des glaciers.

Dans sa rage, disent-ils, Sitth lance des icebergs qui écrasent les canots et lave ensuite la terre avec de grandes vagues.

Quand le vent glacial disparaît un peu, ou que les glaciers se taisent, c'est que Sitth dort ou erre sous des labyrinthes de glaces tramant de nouvelles destructions. Ces Indiens parlent comme en un murmure de crainte de réveiller ou d'offenser ce mauvais génie et ils se garderaient bien de frapper les icebergs avec les pagaies de leurs canots, car ils considèrent ceux-ci comme ses sujets. Quand ils doivent faire un voyage à travers un glacier ils implorent la clémence de Sitth too Yehk par de nombreuses incantations; parlant très doucement et marchant légèrement, ils ont soin de ne pas offenser l'esprit par les odeurs ou les restes de leurs repas. Les phoques à poil rude sont considérés par eux comme les enfants des glaciers; aussi peuvent-ils se promener impunément sur les blocs de glace flottante.

Notre paquebot stoppe à la baie de Sumdum inaccessible aux grands steamers. Sur les côtes, quantité de canards, de mouettes et d'aigles à tête blanche. Les montagnes ici sont très élevées et bien boisées. La principale essence d'arbres sur les côtes est le sapin. Le laurier, les violettes, les anémones et d'autres fleurs y poussent abondamment.

Notre bateau aborde un des nombreux icebergs qui émergent de la surface des flots et les matelots en détachent de gros morceaux à coups de hache pour notre provision de glace.

Nous arrivons à l'île de Douglas où sont situées les fameuses mines de Treadwell et où 1,000 ouvriers travaillent jour et nuit. Ce sont les mines d'or les mieux outillées du monde entier.

Les indigènes de cette contrée sont des Indiens Anks, bannis de la tribu des Hoonah et dont le nombre diminue chaque année.

Nous arrivons à Juneau le 15 juin. Comme toutes les villes de l'Alaska, Juneau est construite toute en bois et sur pilotis; plus propre que Wrangel, on y trouve de nombreux magasins bien approvisionnés. Sa population atteint 1,500 âmes. C'était jadis le principal village des Indiens Taku, surnommés les Juifs de l'Alaska, et très redoutés des blancs.

Depuis la pacification, ils ont adopté les coutumes et les costumes des blancs. De 500 membres que la tribu comptait en 1869, elle est tombée à 250 environ aujourd'hui. Non loin de la ville, se trouve un cimetière indien très curieux à visiter; les tombes sont ornées de bois sculptés, de couvertures de danse d'une grande valeur et d'autres offrandes aux esprits qui sont partis. Aucun blanc n'oserait toucher à ces objets. Ces Indiens vivent de la pêche et font de très jolis travaux de vannerie.

Le détroit de Chatham est fameux pour ses pêcheries. La morue y abonde. On paye 50 centimes aux naturels les poissons de 5 livres dont ils apportent en moyenne 8 à 10 mille par jour. On sèche le poisson et on fabrique l'huile de foie de morue. Les harengs y sont plus nombreux encore; on raconte qu'un jour le steamer portant le courrier a, pendant quatre heures marché sur un banc de harengs. Les naturels les pêchent au moyen d'un rateau et en remplissent un canot en moins d'une heure.

On a trouvé dans cette région un grand nombre d'intéressants fossiles, entre autres l'épine dorsale d'un ptérodactyle. Les ours, les cerfs, les palmipèdes, le saumon et

la truite y sont nombreux; on y trouve des crabes dont les pattes mesurent 5 pieds d'un bout à l'autre.

Le canal de Lynn dans lequel nous entrons en quittant Juneau s'étend à 90 kilomètres jusqu'à la pointe Séduction où il se divise en deux bras : le bras du Chilkat à l'ouest et celui du Chilkoot à l'est.

La chaîne ininterrompue des montagnes s'élève à une moyenne de 6,000 pieds avec des glaciers dans chaque ravin. Nous passons la mission Haines où commence le Dalton trail, c'est-à-dire la route conduisant à Fort-Selkirk par l'intérieur des terres; mais cette route n'est praticable qu'en été.

Nous arrivons à Skagway le troisième jour, vers 6 heures du soir. C'est ici que s'arrêtent les voyageurs qui pénètrent dans le Yukon par la passe de White. Sans nous arrêter, nous prenons une petite barque à vapeur qui nous conduit à Dyea, où les grands steamers ne peuvent arriver. Cette barque elle-même décharge sa cargaison sur des camions dont les chevaux sont dans l'eau jusqu'au poitrail et les voyageurs sont portés à terre à dos d'homme, à moins qu'ils n'entrent bravement à l'eau.

Dyea, bâtie toute en bois sur une dune de sable, s'étend dans la vallée du Chilkoot sur 7 kilomètres de longueur. Il n'y a que très peu de tentes. Dans le petit cimetière une trentaine de tombes toutes fraîches. Ce sont les malheureuses victimes de la dernière avalanche sur le Chilkoot.

La passe du Chilkoot est la route la plus courte suivie depuis des générations par les Indiens Chilkats et Chilkoots pour pénétrer dans le Yukon. Dyea ou Taya en indien signifie pactage, parce que cette route oblige l'homme à transporter ses vivres sur le dos. A Dyea les voyageurs trouvent aujourd'hui un câble aérien, auquel sont suspendus de petits wagonnets, pour le transport de leurs bagages et provisions au delà du Chilkoot. La *Compagnie du Chilkoot Railroad* livre même ces bagages directement au lac Bennett à de bonnes conditions.

Les Chilkats et Chilkoots ne forment en réalité qu'une seule tribu et ils appartiennent à la grande race des Tlingits qui habitent les côtes jusqu'à la Stikine. Ils s'opposaient au début à l'intervention des blancs dans leur trafic, et pendant cinquante ans ils ont su empêcher les mineurs de traverser les passes qui conduisent dans le bassin du Yukon.

La Compagnie de la baie d'Hudson faisait avec les Chilkats un trafic très avantageux de fourrures. Les Chilkats n'étaient eux-mêmes que des intermédiaires et ils achetaient les peaux aux Indiens Tinnehs, qu'ils rencontraient au mont Labouchère et qui ne tentaient jamais de franchir la ligne frontière des deux tribus.

Quand, par hasard, quelques-uns de ceux-ci étaient amenés dans les villages chilkat, en qualité d'hôtes, les Chilkats leur montraient le bateau à vapeur des trafiquants, fumant comme une énorme pipe, qui manœuvrait sur l'eau sans pagaies ni voile, leurs canots de guerre et leurs grands villages, et les Tinnehs s'en retournaient éblouis de la puissance de leurs voisins.

La Compagnie de la baie d'Hudson leur vendait des mousquets à pierre pour autant de peaux de martre qu'on pouvait empiler sur toute la hauteur du fusil, de la crosse au bout du canon. La longueur du fusil atteignit bientôt la taille du chasseur lui-même.

A ce trafic la Compagnie de la baie d'Hudson faisait de jolis bénéfices, mais les Chilkats y gagnaient tout autant, car c'était les Tinnehs qui fournissaient les peaux.

Les habitations d'hiver de ces Indiens Chilkats consistent en trois grands villages dont le principal est fortifié avec des bastions et des meurtrières. Les nobles y ont une maison de fête garnie de colonnes sculptées, à l'intérieur. Leurs cimetières sont très curieux à voir. Leur grand-chef Kloh-Kutz est un vaillant guerrier. Son père faisait partie de la bande qui détruisit le Fort-Selkirk de la Compagnie de la baie d'Hudson, en 1852; c'est Kloh-Kutz qui dessina la pre-

mière carte des passes conduisant des villages Chilkat dans le Yukon.

Les Chilkats connaissent depuis longtemps l'art de forger le cuivre et ils ont un procédé pour le rendre aussi dur que l'acier. Ils tissent aussi de magnifiques robes de danse sur lesquelles se rencontrent toujours les légendes de la famille du tisseur avec les griffes et les yeux renversés de Hutli, l'oiseau du tonnerre. Chaque sujet est tissé séparément, comme dans les tapisseries japonaises, et relié l'un à l'autre par quelques fils.

Nous restons deux jours à Dyea pour surveiller le transport de nos bagages par le câble aérien du Chilkoot et nous partons le 18 juin pour commencer la traversée de cette fameuse passe.

De Dyea à Cañon-City, la route est rocailleuse et suit la rivière Dyea qu'on est obligé de traverser quatorze fois à gué. De Cañon-City à Sheep-Camp le trajet devient des plus difficiles; d'énormes blocs de rochers qu'il faut escalader barrent sans cesse la route; puis, ce sont des marais qui se continuent pendant plus d'un mille et remplis d'arbres morts, puis encore des creeks qu'il faut traverser sur de minces sapins, ou dans l'eau quand celle-ci n'est pas trop profonde.

De nombreux cadavres de chevaux en décomposition empestent l'atmosphère d'une façon épouvantable. Le sentier à peine tracé dans ces roches monte pendant 10 kilomètres et devient très pénible. De tous côtés ce ne sont que ravins et précipices. Le paysage est superbe et sauvage à l'extrême. Nous arrivons ainsi à Sheep-Camp où nous trouvons dans une cabane en bois qui s'intitule hôtel un lit de paille très propre et un bon souper au lard et haricots. Nous en repartons le lendemain, à 3 heures du matin; Sheep-Camp marque la limite boisée. Au sortir de cette localité il faut gravir les rocs comme des chats. Des centaines de chevaux morts jalonnent la route et ces émanations nauséabondes sont pour nous le plus terrible supplice.

**

Nous arrivions à Scales vers 6 heures. Ici ce supplice cesse, car les chevaux ne peuvent aller plus loin. Cet endroit est ainsi dénommé parce qu'au début du rush (ou poussée) des mineurs vers le Yukon, c'était là qu'on pesait les bagages des voyageurs.

Aujourd'hui les gouvernements américain et canadien se sont mis d'accord et la douane est établie au sommet du Chilkoot.

Le temps devient glacial; nous marchons dans la neige fondante où nous enfonçons parfois jusqu'aux genoux. Le brouillard est devenu tellement intense que nous ne nous voyons plus à 1 mètre de distance et nous marchons en nous appelant sans cesse les uns et les autres. Le thermomètre marque 5° sous zéro. C'est une vraie escalade que nous faisons, car il faut marcher à quatre pattes, en enfonçant profondément les pieds et les mains dans la neige, pour faire des marches.

Il arrive aussi qu'on redégringole toute la partie qu'on avait péniblement gagnée; dans ce cas, il faut remonter à l'assaut avec la furie du vaincu.

Encore quelques roches qui tremblent sous nos pas, à gravir; quelques ravins à passer sur la neige durcie, un dernier pic droit comme un I à escalader et nous voici au sommet.

Nous y trouvons quelques tentes dont une sert à la douane, une à la police montée et une de restaurant; la neige leur sert de tapis et le bois à brûler s'y paye 1 fr. 25 la livre de 450 grammes.

La descente, dès lors, se fait rapidement. Nous rencontrons des hommes qui rebroussent chemin n'osant traverser le lac Cratère qui commence à dégeler. C'est en effet la plus mauvaise saison pour passer le Chilkoot, car en hiver les larges crevasses que nous constatons en maints endroits sur ce lac ne sont pas à craindre.

Nous nous aventurons à la grâce de Dieu, sur cette neige

fondue où nous enfonçons jusqu'à mi-corps. Au milieu du lac les crevasses sont plus larges et plus nombreuses. Nous entendons l'eau gronder sous nos pas et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que nous parvenons au bout du lac sains et saufs. Ce lac Cratère est la véritable source du Yukon. Nous traversons le cañon sur la neige et arrivons au lac Mud (ou lac de boue), qui se trouve dégelé en partie. Nos bagages sont là, éparpillés sur la neige, en attendant que des chevaux viennent les prendre du lac Bennett.

Tous ces objets sont cependant en parfaite sûreté, car on ne vole pas sur la route du Chilkoot.

Entre le lac Mud et Long-lake nous sommes forcés de traverser la rivière assez haute à ce moment. Ainsi mouillés et transis de froid nous arrivons à Long-lake où nous trouvons dans une tente une tasse de café chaud que nous prenons debout, à la hâte, n'osant rester en place dans l'état où nous sommes.

Nous essayons de traverser ce long lac en canot; mais il n'est qu'à moitié dégelé et les hommes qui nous conduisent ne peuvent lutter contre les vagues furieuses qui menacent de nous faire chavirer.

Force nous est de gagner la rive où nous abordons au pied d'un rocher gigantesque que nous escaladons en rampant de roc en roc.

Vers 6 heures du soir nous arrivons à Deep-lake (c'est-à-dire le lac profond). Celui-ci est complètement dégelé et nous le contournons en passant dans des marais noirs et nauséabonds. Il nous faut encore ici recommencer l'ascension d'énormes rochers que de pauvres chevaux gravissent aussi avec 250 livres sur le dos.

Dans le lointain nous apparaissent les tentes du lac Lindeman. Il est 8 h. 1/2 du soir et nous marchons depuis 3 heures du matin avec deux arrêts de dix minutes chacun.

Lindeman est une ville de tentes sur le lac du même nom, qui mesure 5 milles de longueur. Les montagnes, très

hautes, qui entourent ce lac sont couvertes de neige. Nous y passons la nuit et repartons le lendemain pour Bennett où nous attendons l'arrivée de nos bagages.

Comme Lindeman, Bennett est une ville de tentes qui s'étend sur toute la longueur de la plage. Le lac Bennett mesure 45 kilomètres de longueur et se trouve encaissé entre deux rangs de hautes montagnes couvertes de neige. Celles-ci s'avancent en promontoire sur le lac; se rétrécissent ensuite pour former des baies et se reforment plus loin dans leur position première.

Nous achetons à Bennett une barque mesurant environ 8 mètres de longueur sur 2 m. 50 de large, que nous baptisons du nom de « Lobelia » et au mât de laquelle nous hissons le drapeau aux trois couleurs.

Nous y entassons nos bagages et provisions et par-dessus le tout nous nous installons tant bien que mal sur les sacs. Nous avions avec nous trois hommes engagés pour conduire la barque et cinq chiens. C'est sur ce frêle esquif que nous allons voyager pendant cinq semaines, exposés aux rayons du soleil brûlant et à la pluie qui nous rafraîchira souvent.

Nous quittons Bennett à 9 heures du soir par un temps relativement calme. Mais vers 4 heures du matin le lac se change en une mer en furie et nous jette sur un roc qui entame assez sérieusement notre légère coquille. Nous constatons alors que l'honnête fabricant du bateau a fermé les jointures des planches avec du mastic au lieu d'étoupe. Nous le réparons comme nous pouvons et nous nous remettons en route. Mais à peine sommes-nous partis qu'une voie d'eau se déclare et il nous faut lutter de vitesse pour gagner le bord où nous déchargeons toutes nos provisions.

Le lendemain nous sommes prêts à reprendre « le lac ». Nous voguons depuis une heure quand de nouveau le ciel s'obscurcit; les vagues deviennent houleuses; en quelques minutes nous sommes ballottés sans plus pouvoir nous guider et nous dansons sur les flots comme un bouchon.

Pour comble, notre bateau est pris en travers et à chaque coup de lame ce sont trois seaux d'eau qui entrent dans la barque. Deux d'entre nous pompent sans cesse, pendant que les autres rament avec vigueur. Le moment est critique; quelques craquements se font entendre; c'est le bateau qui a buté sur un roc. Enfin après des efforts inouïs nous parvenons à gagner une baie où nous atterrissons, en sautant à l'eau à une dizaine de mètres du bord pour éviter à notre bateau d'être éventré par les rochers.

J'en profite pour grimper ces roches et en étudier la composition. Celles-ci sont de nature granitique et de teinte grise en général, qui se continuent sur une longueur de 5 milles; au delà ce sont des rocs stratifiés et du schiste.

Nous arrivons à la tête du lac Tagish. Notre pauvre bateau est bien endommagé; malgré cela nous passons sans encombre le Windy arm (le bras des vents). Au Windy arm on a fait quelques découvertes de quartz aurifères ainsi que des gisements de marbres d'une belle espèce.

Tagish est le centre des Indiens Tagish. Mais je n'ai pu recueillir sur eux aucun renseignement. La plupart des rocs qui bordent le lac sont de nature granitique; on y trouve du schiste et beaucoup de mica, de même la pierre à chaux et, derrière, des rocs volcaniques.

La traversée du bras de Taku est plus mauvaise et dix fois notre barque manque de chavirer. Le 4 juillet, nous arrivons au poste de police montée, à la fin du lac Tagish. C'est ici qu'on enregistre tous les bateaux qui descendent le fleuve et qui reçoivent chacun un numéro d'ordre. A chaque poste de police que l'on rencontrera sur sa route, en descendant, on devra représenter ce numéro. La rivière de 5 milles suit le lac Tagish. Ici la vallée s'élargit beaucoup et s'étend à perte de vue. Nous nous arrêtons à un village indien, où l'un de ceux-ci nous propose de nous vendre son papoose (c'est-à-dire son bébé, de 12 mois) pour deux sacs de farine de 50 livres chacun.

Le lac Marsh qui suit cette rivière mesure 30 kilomètres de longueur sur plus de 3 kilomètres de largeur. Le paysage est superbe et les montagnes qui l'entourent ont leur cime couverte de neige. On se demande pourquoi on l'a surnommé Mud-lake (ou lac de boue), car ses eaux sont très limpides. Au moment où nous arrivons le lac est très calme; notre barque poussée par une brise légère glisse lentement sur l'eau pendant deux heures. La plupart de nous, harassés de fatigue s'étaient assoupis, lorsque tout à coup en un clin d'œil le vent se lève et le lac roule des vagues énormes. Nous sommes à nouveau le jouet des flots et pour comble, dans la manœuvre le gouvernail se brise. Nous faisons des efforts désespérés pour gagner la rive, mais nos rames sont impuissantes à diriger le bateau. Chacun de nous comprend que notre vie ne tient plus qu'à un fil et donne le maximum de son énergie. Après deux heures de mortelles angoisses nous échouons sur un banc de sable mouvant. Ce n'est pas le salut, car il nous faut défendre notre petit bateau que les vagues roulent avec furie. Nous sommes tous dans l'eau jusqu'aux épaules, pour maintenir la barque à laquelle nous nous cramponnons désespérément. Pour comble nous sommes sur un terrain vaseux où l'on enfonce pour peu qu'on reste sur place et où plusieurs d'entre nous ont failli laisser leur vie. Dans ces heures difficiles, les femmes ont montré un courage extraordinaire et je vous avoue qu'en maintes circonstances leur exemple a décuplé mes forces.

Nous arrivons à la rivière de 60 milles. Ici les roches ont disparu pour faire place à des bancs de pierre à chaux entre lesquels cette rivière coule très rapide avec des courbes si brusques qu'on peut y briser son bateau à chaque tournant.

Le 7 juillet, nous arrivons au fameux Miles Cañon qui précède les White horse rapides. Là nous déchargeons nos provisions qu'un petit tramway de construction toute primitive transportera par la montagne de l'autre côté de ce

dangereux passage. La police n'autorise pas les femmes à le traverser.

La rivière mesure ici 800 pieds de largeur pour se rétrécir à 33 à l'entrée du cañon. On peut ainsi s'imaginer avec quelle force les eaux s'y précipitent, roulant des vagues énormes qui bondissent comme une cataracte entre deux murailles perpendiculaires de basalte de 120 pieds de hauteur.

A un mille plus bas que le cañon on tombe dans les rapides des White horse, les plus dangereux de la rivière. Beaucoup de barques ont fait naufrage en cet endroit et beaucoup de personnes ont péri.

Nous prenons un pilote expérimenté et nous nous abandonnons aux flots écumeux du torrent, passant comme une flèche à travers les vagues qui nous couvrent de toute part, en rasant les récifs qui émergent de ce gouffre épouvantable.

Nous arrivons à la Takeena le 8 juillet. La Takeena est une importante rivière qui mesure en moyenne 250 pieds de largeur et 10 pieds de profondeur. Les montagnes qui la bordent sont en grande partie de nature granitique; mais on y trouve de très curieux spécimens de jade. Ses eaux sont très boueuses et assez rapides. La source de la Takeena remonte à 80 kilomètres du bras ouest du canal de Lynn. Les Indiens Chilkats se servaient beaucoup de cette voie pour pénétrer dans le Yukon, mais ils l'ont abandonnée aujourd'hui à cause du long portage à faire jusqu'au lac Kusawa. J'ai remonté cette rivière en compagnie de deux Indiens, dans une barque en écorce de bouleau. A 50 milles environ de son embouchure, j'ai découvert de superbes vallées où l'on pourrait faire de la culture, et je suis porté à croire que dans un avenir prochain on pourra aisément tracer une route nouvelle de ce côté avec un petit chemin de fer, pour supprimer le portage à faire.

Le 11 juillet, nous arrivons devant le lac Lebarge, qui se trouve à 2,100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le lac

est emprisonné dans des montagnes de pierres à chaux de 2,000 pieds de hauteur; il est réputé très dangereux par suite des vents violents qui sévissent en cet endroit et qui retiennent souvent les mineurs plusieurs jours au rivage.

Nous y avons trouvé des groseilles rouges, du cassis, des oignons sauvages bons à manger et des anémones. La navigation sur ce lac est plus difficile que sur le lac Bennett et nous avons été plusieurs fois forcés de décharger nos provisions mouillées par les lames qui les arrosaient sans cesse.

C'est à la fin du lac Lebarge que commence la rivière Lewes que les mineurs appellent la rivière de 30 milles. Son courant de 11 kilomètres à l'heure est très tortueux et semé d'écueils; pendant 40 kilomètres l'eau bouillonne et écume en grosses vagues comme celles de la mer. C'est la partie la plus redoutée de la longue route fluviale qui conduit à Dawson City.

Les rives de la Lewes sont peu élevées mais bien boisées, et les mêmes essences d'arbres se retrouvent ici, entre autres les pins noirs, les bouleaux, les peupliers, les frênes et les arbres à coton d'une taille énorme. Nous rencontrons plusieurs troupes de mineurs qui ont eu leur barque brisée sur des écueils et qui font sécher leurs provisions.

La Hootalinqua où nous arrivons, prend sa source au lac Teslin, suit un parcours d'environ 160 kilomètres sans rapides ni écueils, et vient opérer sa jonction avec la Lewes à 31 milles du lac Lebarge.

On a trouvé de l'or fin sur toutes ses rives et à l'heure actuelle beaucoup de mineurs prospectent cette rivière.

Au lieu dit, « Cassiar bar », sur la Lewes, on a trouvé des sables aurifères assez riches et dont j'ai constaté la teneur. Aussi tout le banc, c'est-à-dire l'île, est déjà steké; c'est ainsi qu'on appelle la prise de possession d'une concession minière ou d'un « claim ».

Le 16 juillet, nous arrivons à la Big Salmon (la grande

rivière du Saumon), que j'étais décidé à remonter malgré les avis des officiers de la police montée.

Aux arbres sont suspendues des pancartes en bois laissées par des mineurs, à l'adresse de compagnons qui suivent, ou d'autres tout simplement adressées au premier passant venu, le priant de faire telle commission à telle personne.

La Big Salmon a environ 400 pieds de largeur; à mesure qu'on avance vers sa source, la rivière devient plus rapide et plus difficile. Je laisse ma famille à l'embouchure, et, en compagnie de deux officiers de la police montée, MM. Sennant et Solly, nous remontons cette rivière pendant trois jours, en traînant notre canot dans l'eau jusqu'aux aisselles. Arrivés à la fourche, force nous est de traverser le courant en canot car l'eau devient trop profonde. Mais, à peine installés, nous voici entraînés avec une rapidité extrême sur le bras droit du torrent. Une ligne noire barre la rivière à 500 mètres de là.

C'est un immense sapin tombé d'une rive à l'autre, et contre lequel notre canot vient butter avec un choc violent, qui nous culbute dans le rapide où nous roulons entraînés au loin comme un petit ballot. Dans cette circonstance, nous n'avons dû notre salut qu'à notre présence d'esprit. Toutes nos provisions étant perdues, nous sommes forcés de redescendre les rapides pour gagner notre camp. En trente-trois minutes, nous accomplissions le trajet que nous avions mis trois jours à faire en marchant.

Les hommes que nous avions engagés à Bennett refusent de continuer le voyage dans un baquet tel que le nôtre, et nous quittent.

Dans ces conditions, mes filles se mettent aux rames.

Arrivés à la Little Salmon, nous y trouvons des camps d'Indiens qui pêchaient du saumon. Ceux-ci sont de petite taille avec de longs cheveux noirs et luisants, le nez aplati et la mâchoire large. — Ils ressemblent à des brutes sauvages, et paraissent plutôt effrayés de notre présence. — Un

air de flageolet les ramène autour de nous, et nous pouvons alors les photographier, non sans constater la crainte que leur inspire l'objectif fixé sur eux.

La Little Salmon a les mêmes natures de montagnes et de rocs que la Big Salmon.

Les Five-Fingers, rapides qui la suivent, doivent leur nom à cinq énormes roches plantées au milieu du fleuve, laissant entre chacune d'elles un étroit passage hérissé de récifs, sur lesquels l'eau se brise en mugissant. Il s'agit de prendre le meilleur passage, car il est tout à fait impossible de contourner ces rocs par voie de terre.

Trois barques passent devant nous, dont une se brise contre une de ces roches. La nôtre passe sans accident, mais avec une effrayante rapidité.

Nous gagnons les Rinks Rapides, à 6 milles plus bas. Ici on a trouvé de riches gisements de charbon et du quartz aurifère.

A l'embouchure de la rivière Pelly, c'est-à-dire à Fort-Selkirk, les rocs qui enserrent le fleuve sont de nature crayeuse et calcaire, et précèdent des montagnes bien boisées.

Les Indiens de la Pelly font un grand commerce de fourrures, et sont d'ailleurs des chasseurs de premier ordre. Quand nous arrivons, presque tous sont partis à la chasse au moose et au cariboo. L'un d'eux, un grand chef, est tout ce qu'on peut voir de hideux; — petit, malingre, les cheveux noirs et très longs, les yeux à moitié rongés par une lèpre qu'ils contractent dans leur case, avec ça d'une malpropreté répugnante, c'est bien le type de ces Indiens de la Pelly que la débauche a dégénérés à ce point.

C'est à son confluent avec la Pelly que la rivière prend le nom de Yukon; — mais en réalité, celui-ci a sa source au lac Cratère, comme je vous l'ai dit plus haut.

La Compagnie de la baie d'Hudson avait établi un fort à Fort-Selkirk, mais les Indiens le détruisirent en 1852.

Actuellement, on y a construit des casernes en bois pour la milice canadienne, une église catholique, et un poste de police montée. Certains voudraient en faire la capitale du Klondyke. Sur la droite du Yukon, à Fort-Selkirk, se trouvent les fameux remparts (murs énormes de rocs perpendiculaires, et qui longent le fleuve pendant 29 kilomètres). La surface de ces remparts est polie comme la glace, sans une crevasse sur tout le parcours. Au sommet, on y trouve des plaines pouvant former de bons pâturages, et derrière de hautes montagnes bien boisées qui peuvent fournir d'importantes provisions à Dawson où le bois fait totalement défaut.

Nous passons la rivière White qui transforme l'eau du Yukon en une boue liquide, qui conservera le même aspect sur tout son parcours, jusqu'à la mer de Bering.

Nous voici maintenant à la rivière Stewart.

Il y a là, à l'embouchure, un camp de 5,000 mineurs dont les tentes sont échelonnées le long de la rivière et sur un vaste plateau sablonneux.

J'y installe ma famille pendant que je vais remonter la rivière avec un officier de la police montée, et n'éprouvant aucune crainte d'abandonner les miens, car dans le Yukon on est plus en sûreté que dans certaines campagnes de Seine-et-Oise.

Dans ce camp de rudes mineurs, jamais de bruit, jamais de querelles. Il n'y a là cependant qu'un caporal et deux hommes de la police montée dont les ordres sont exécutés par tous. Dans tout le nord-ouest, cette admirable institution, qui règne et gouverne, a su inspirer le respect et l'obéissance. Grâce à elle, le pays est sûr et le chercheur d'or peut y dormir tranquille à côté de son trésor.

La Stewart n'a pas été explorée au delà de 100 milles. Jusqu'à ce point, au printemps, elle est assez navigable, et sur tout son parcours sont plantées des tentes de mineurs qui lavent l'or sur les bancs de sable de ses rives. Dans la vallée

de la Stewart il y a de l'excellent foin qu'on vend très cher à Dawson.

Nous remontons la rivière pendant cinq jours, jusqu'à un endroit inexploré, pour nous enfoncer ensuite dans les montagnes. Une nuit un ours nous allège du restant de nos provisions, et il ne nous reste pendant trois jours que des myrtiles pour calmer notre faim. Heureusement, des Indiens nous ont secourus, et nous avons pu rentrer sains et saufs à notre camp.

Cette exploration sur la rivière Stewart a été pour moi fertile en renseignements de toute nature, tant sur la richesse de la rivière elle-même, que sur les dépôts minéraux de toute espèce que renferme cette région. C'est là que s'est affermie en moi la conviction de M. Ogilvie sur les richesses de ces contrées et où j'ai reconnu l'existence du Gold Belt (ceinture de l'or), qui doit partir de la Colombie britannique pour aller rejoindre la Sibérie en passant sous le détroit de Bering, décrivant un demi-cercle où sont compris les territoires de l'Alaska américain.

Nous gagnons ensuite la rivière Indienne, où nous visitons tous les creeks aurifères. S'il y a beaucoup de tentes de mineurs sur ses bords, en revanche il y a peu de claims en exploitation. Quelques-uns ont donné de très beaux résultats, et l'on annonce pour cet hiver un rush sur ces creeks.

Nous arrivons à Dawson-City le 7 août. Dawson-City, surnommé l'Eléphant blanc, sans doute à cause des difficultés qu'il faut vaincre pour y arriver, est situé sur la rive droite du Yukon, à l'embouchure du Klondyke. Klondyke, ou « Troandik », en indien signifie « beaucoup de poissons » ; le fait est que, dans cette rivière, le saumon abonde.

La ville, qui date de deux ans à peine, s'étend sur une longueur de deux kilomètres et compte à peu près 20,000 habitants.

Toutes les maisons sont en bois — quelques-unes, plus jolies, ont deux étages — les autres sont ce qu'on appelle

là-bas des log-cabines, parce qu'elles sont bâties avec le sapin non dépouillé de son écorce.

On y voit également de nombreuses tentes. Dawson compte trois églises dont la principale, une église catholique, a été bâtie par un mineur millionnaire auquel elle a coûté 250,000 francs. Non loin de là, l'hôpital catholique, et à l'autre extrêmité de la ville, l'hôpital protestant, mais ces deux hôpitaux ne suffisaient pas, pendant notre séjour, aux besoins des malades atteints de la fièvre typhoïde.

Il y a déjà deux banques installées à Dawson, la Canadian Bank of Commerce, qui est la principale, et la Bank of British North America, et de belles casernes pour la police montée, avec une prison, ainsi que de grands magasins d'approvisionnements établis par deux importantes sociétés américaines : la North American transportation Cy et l'Alaska Commercial Cy. Il est entré à Dawson 32 steamers de rivière chargés de provisions pour ravitailler Dawson. Les mineurs ne mourront pas de faim cet hiver, pas plus qu'ils n'y sont morts l'hiver dernier, où cependant la farine s'est vendue jusqu'à 100 et 150 dollars le sac de 50 livres.

Le calme le plus complet règne à Dawson; grâce à la police montée, l'ordre n'est jamais troublé par des querelles ou des rixes. La plus grande solidarité unit tous ces mineurs.

Tout y est nécessairement hors de prix. La main-d'œuvre se paye de 60 à 75 francs par jour. La viande vaut 10 francs la livre, les pommes de terre et les oignons 5 francs la livre, et ainsi de suite. Au restaurant, un poulet de grains se paye 50 francs, et une bouteille de champagne 150 francs. Par contre, un saumon de 10 à 12 livres ne vaut que 2 fr. 50.

La nomination de M. Ogilvie, comme gouverneur général à Dawson, a été fort bien accueillie par tous les mineurs, surtout au lendemain du vote de la loi qui frappe les produits d'un claim d'une royauté de 10 p. 100 en faveur de l'Etat.

M. Ogilvie connaît à fond le pays qu'il administre aujourd'hui, et qu'il a parcouru en tous sens il y a quelques années, et il a prédit l'avenir de ces territoires du Nord-Ouest, grâce à ces nouveaux champs d'or. Les découvertes que j'ai faites me permettent d'affirmer que M. Ogilvie n'a rien exagéré et que ses prévisions se trouveront bientôt réalisées.

En vous présentant ici, parmi les nombreuses projections photographiques qui viennent de défiler sous vos yeux, le portrait bien imparfait de M. Ogilvie, permettez-moi, messieurs, d'exprimer au nom des miens nos sentiments de vive gratitude envers le gouvernement canadien, pour les marques de sympathie et le concours que n'ont cessé de nous prodiguer ses officiers, pendant notre séjour dans le Yukon.

Non loin de Dawson, sur les creeks Bonanza, Eldorado, French-Hill et autres, se trouvent les riches placers qui ont tant fait couler d'encre dans le monde entier, depuis un an.

Ces placers se trouvent au centre de la ceinture aurifère à laquelle j'ai fait allusion plus haut. Au début, les mineurs se jetaient en foule sur les claims situés dans les vallées arrosées par un cours d'eau qui leur permettait de laver la terre avec le sluice.

Mais aujourd'hui de riches trouvailles ont été faites également sur les montagnes qui avoisinent ces creeks et la nature de cet or, qui selon moi n'appartient pas à la même époque de formation que celui des creeks, déroute tous les géologues et les experts en la matière. On a payé à l'Etat cette année une royauté de 6 millions d'or, correspondant à 60 millions d'or extrait. Mais, en réalité, on en a tiré davantage. Les frères Berry pour leur part ont payé 200,000 francs de redevance.

Je n'ai pas à m'étendre, ici, sur la richesse de ces placers et leur exploitation actuelle, ce qui nous écarterait de notre

sujet; mais d'après les observations que j'ai faites, pendant les cinq semaines que j'ai passées dans la région des placers, j'ai acquis la conviction que le pays est plus riche encore qu'on ne l'a dit.

On y a découvert également des mines d'argent, de nickel, d'étain et de plomb ; de riches gisements de cuivre et de charbon et enfin des sources de pétrole. Dans ces conditions, tout fait présumer que malgré les rigueurs du climat d'hiver et les difficultés de la route que le gouvernement canadien travaille du reste à aplanir, ces territoires du nord-ouest sont appelés à un grand développement.

Depuis notre départ de Bennett jusqu'à notre arrivée à Dawson, le 7 août, nous avons eu la même température qu'à Paris pendant les mois d'été.

Les nuits étaient plus froides cependant; mais comme l'air y est plus sec et plus pur on s'y habitue très vite. C'est d'ailleurs à ce manque d'humidité dans l'atmosphère que l'on doit de pouvoir supporter les températures aussi basses que celles relevées à Dawson, c'est-à-dire 50 et 55° F. sous zéro en janvier et février. A cette saison le temps reste généralement clair et beau.

Pendant les mois d'été le soleil ne quitte l'horizon que fort peu de temps. En hiver, par contre, il n'y a que quelques heures de jour, sans pour cela que l'obscurité soit complète.

Les animaux qui habitent les districts du Yukon sont les mêmes que sur la Stikine :

Le moose, genre de cerf grand comme un bœuf et pesant 8 à 900 livres, sur les bois duquel on pourrait mettre un sac de farine à l'aise.

Le cariboo, le mouton de montagne, les ours bruns, noirs et grizzelis; à part ce dernier, les autres n'attaquent pas l'homme. Les Indiens les chassent avec des flèches et les plus braves les attaquent au couteau.

Parmi les animaux à fourrure, l'on trouve des renards

argentés, bleus, noirs, blancs et rouges; le lynx, les loutres, les castors et la martre zibeline.

Les canards et les oies abondent dans le Yukon ainsi que la poule de prairie et la perdrix rouge. Les montagnes sont pleines de fleurs brillantes, d'églantiers superbes, de pieds d'alouettes, de myosotis, de lupins, de sauges et de mousses de toutes couleurs. Des groseilles, des framboises, du cassis, des fraises et des myrtiles. Toutes ces plantes sont d'une belle venue et aussi vigoureuses que dans nos jardins d'Europe.

Les vesces et une espèce de carotte sauvage y poussent abondamment et fourniraient un excellent fourrage.

Nous quittons Dawson le 14 septembre, pour redescendre le Yukon jusqu'à la mer de Bering, non sans quelques appréhensions d'être pris en route par les glaces. Tout Dawson était réuni sur la berge pour voir partir le dernier bateau qui redescend vers le monde habité, vers la civilisation.

Ici le fleuve coule entre des rochers immenses et le paysage offre un aspect des plus sauvages.

Peu à peu le fleuve s'élargit à ce point que nous distinguons à peine les côtes, avec des îles de plus en plus nombreuses et des bancs de sable qui rendent la navigation des plus difficiles.

Nous nous arrêtons à Forty Mile, la ville frontière, composée, comme toutes les villes de l'Alaska, d'une agglomération de quelques cabanes en bois sur un amoncellement de boue.

Chose intéressante, nous y avons trouvé un petit jardin bien cultivé avec des fleurs et des légumes.

La rivière de Forty Mile, qui se jette dans le Yukon, a 150 mètres de large à son embouchure avec un très fort courant d'eau et de nombreux rapides.

Quelques découvertes d'or ont été faites ici.

Le 15 septembre nous arrivons à Circle City, la plus grande agglomération de cabanes en troncs d'arbre du monde; située peu au-dessous du cercle arctique elle con-

tient environ 1,000 cabanes, 3,000 blancs et 100 Indiens. Cette ville, qui date de 1894, était jusqu'à l'année dernière, avant la découverte du Klondyke, le plus important centre des mines de l'Alaska.

Les mines sont situées à 100 kilomètres de la ville et on y travaille l'été contrairement à ce qui se pratique au Klondyke. J'ai cependant assisté à des travaux d'été sur les creeks près de Dawson et j'ai la conviction qu'en changeant leur méthode actuelle les mineurs du Klondyke pourraient fort bien travailler toute l'année.

A partir de Circle City le Yukon s'étend à perte de vue, laissant émerger de nombreuses îles bien boisées et fort jolies. Le froid ici est plus vif qu'à Dawson et je relève une température de 46° F.

Comme j'avais perdu mes deux thermomètres (alcool et mercure) dans le naufrage de la Big Salmon, j'ai été forcé depuis lors de me servir du thermomètre Farenheit. Cet hiver, mes deux fils, qui sont restés à Dawson, relèveront chaque jour les températures sur tous les points qu'ils visiteront et nous pourrons ainsi par comparaison déterminer les degrés centigrades sous zéro.

Comme à Dawson et Forty Mile, on trouve à Circle City une quantité de chiens de la race Husky, qui se vendent couramment de 100 à 400 dollars.

Le nombre des Indiens Stick qui habitent les régions du haut Yukon et du Klondyke est tombé aujourd'hui à 3,500. Ils sont d'un tempérament morose et malgré leur apparence de stoïcisme ils sont constamment sujets à des paniques ou à des hallucinations. Leurs chefs sont choisis sans aucune distinction de naissance ou de famille, et seulement d'après leur valeur guerrière et les présents qu'ils distribuent. Leur contact avec les blancs leur a donné la fièvre de l'or et beaucoup d'entre eux travaillent aujourd'hui dans les placers.

Dans un de leurs villages je demandai à leur chef Izak à quoi pourrait lui servir l'or qu'il amassait? Il me répondit

avec un sourire : « Moi aussi je veux sortir. J'en ai assez du froid et de la neige; je veux aller à Washington dans la ville du grand-père et vivre avec les blancs. »

Le 17 septembre nous arrivons à Fort-Yukon, situé au-dessus du Cercle arctique. La ville se compose de cabanes en bois et de campements indiens.

Ceux-ci, comme leurs frères de Tagish, de Lebarge et du haut Yukon sont dégénérés, petits, malingres et malpropres; offrant le type mongol des plus prononcés. Habiles chasseurs et pêcheurs ils font également des vêtements de peaux ornementés de perles de couleurs d'un très joli travail; mais ils sont très paresseux, bien que leurs facultés soient plus développées que chez les autres Indiens.

C'est ici que la Porcupine se jette dans le Yukon. Cette rivière est si dangereuse que très peu de blancs l'ont remontée; elle est ainsi fort peu connue.

Son courant est tellement rapide que les Indiens Rhane Kuttchin se servent très peu du canot en écorce et redescendent cette rivière en radeau.

J'ai vu un de ces Indiens qui errait inconsolable depuis des semaines de la mort de sa femme. Ils sont tous pour la plupart convertis au protestantisme et beaucoup d'entre eux savent l'anglais. Les plus jeunes de la tribu le parlent d'ailleurs couramment.

Nous quittons Fort-Yukon dans la soirée pour entrer dans ce qu'on appelle les Flats du Yukon, c'est-à-dire le pays plat où le Yukon s'étale en une immense nappe d'eau au milieu d'innombrables îles et de bancs de sable.

Les capitaines des steamers craignent beaucoup ce passage, où ils sont retenus parfois deux et trois semaines sur les terribles bancs de sable.

Nous arrivons à Manook, du nom de l'Indien qui y a découvert l'or. Ici on a fait de riches découvertes de placers d'or de toute première qualité et qui vaut 97 francs l'once.

Depuis lors la ville s'est rapidement peuplée et compte aujourd'hui 1,500 habitants.

Elle possède une église, un hôpital, des magasins d'approvisionnements; mais il n'y a ni police, ni autorités. Les mineurs se gouvernent eux-mêmes. L'homme condamné pour meurtre ou vol est déposé sur un radeau au milieu du fleuve, ce qui équivaut à une sentence de mort, car le malheureux doit ou périr ou mourir de faim.

Le 19 septembre nous arrivons à l'embouchure de la Tanana, rivière qui mesure plus de 1,600 kilomètres de longueur. A son confluent avec le Yukon les deux fleuves forment une nappe d'eau à perte de vue.

Dans le bassin de la Tanana on a trouvé de riches mines d'or, d'argent et de charbon, et l'on prédit, pour l'an prochain, un nouveau rush américain vers cette région.

Nous stoppons à Nulato, où le thermomètre marque 24° sous zéro; il n'y a ici que quelques cabanes et quelques tentes d'Indiens du même type que ceux de Fort-Yukon.

Sur la rivière Ko-Yu-Kuk, que nous gagnons ensuite, on a fait il y a quelques mois les plus belles trouvailles d'or pur de tout l'Alaska. On m'a montré un de ces spécimens gros comme le poing et dont l'étude de surface présentait en effet tous les caractères de l'or absolument pur.

Nous abordons à Anvic où se trouve une mission russe établie là depuis de longues années.

Les maisons indiennes sont ici d'une forme singulière et ressemblent à d'énormes pains de sucre mais très bas, à hauteur d'homme, avec une ouverture semblable aux chatières de nos fermes, juste assez grande pour laisser passer les épaules. C'est la porte de l'habitation.

Les Indiens qui les habitent sont horribles à voir. Des têtes énormes sur de larges épaules carrées avec un buste de géant planté sur de petites jambes grêles et tordues, avec ça des cheveux noirs et raides, voilà leur portrait bien embelli,

je vous assure. Les femmes sont moins jolies et d'une malpropreté repoussante.

Nous passons devant la mission de la Sainte-Croix où les sœurs de Sainte-Anne élèvent des enfants indiens et cultivent des fleurs et des légumes.

A Koymut il n'y a plus de trace d'arbres, ce sont de vastes plaines et les Indiens et leur barque en écorce de bouleau ont disparu pour faire place aux Esquimaux qui viennent dans leurs cayaks nous souhaiter la bienvenue.

Ici nous sommes échoués sur un banc de sable et nous en profitons pour aller à terre en canot faire une excellente partie de chasse dans ces plaines marécageuses où nous marchons dans l'eau jusqu'aux genoux. Le nombre de canards, de parmigans et d'oies que nous tirons est une véritable fête pour tous nos passagers. Les bécassines abondent également dans cette contrée. Quelles chasses merveilleuses de vrais chasseurs pourraient faire là !

Le lendemain 25 septembre nous arrivons à Saint-Michel, où nous trouvons un hôtel très confortable avec des repas un peu plus substantiels que la nourriture que nous avons eue jusqu'ici.

Quand on n'a mangé que du lard et des haricots pendant six mois, une autre nourriture même en conserves n'est pas désagréable.

Situé sur une île à 90 milles au nord de l'embouchure du Yukon, Fort Saint-Michel est la station la plus importante des régions arctiques.

Il y a là un poste militaire américain, et c'est le point de ravitaillement pour toutes les localités de l'extrême nord. Une église russe, de grands magasins d'approvisionnements installés par les trois grandes compagnies américaines qui ravitaillent les mineurs de l'Alaska et le Klondyke.

L'aspect de la ville est propre et repose des ignobles villages d'Indiens que nous avons visités plus haut.

Les naturels de Saint-Michel sont des Esquimaux aux

mœurs paisibles qui travaillent très joliment les peaux de phoque à poil rude et les peaux de renne. Leurs habitations sont de simples trous en terre au-dessus desquels des troncs d'arbres forment un dôme, le tout recouvert de terre. Un morceau de peau de poisson ou d'entrailles de morse sert de fenêtre. L'été ils vivent sous la tente, leur demeure préférée.

Les Esquimaux de l'Alaska sont au nombre de 18,000 environ ; ils sont honnêtes, doux et toujours hospitaliers envers l'étranger. Ils vivent uniquement de poissons et leurs coutumes familières sont un peu désagréables pour un Européen.

Ils ont la figure large, le teint foncé et des cheveux noirs, plats et luisants; bien plantés sur leurs jambes, tout en eux indique la force et l'énergie.

La femme esquimaude vieillit vite et prend un fort embonpoint; elles s'habillent comme les hommes avec des parka (une espèce de longue robe faite en peaux de renne), des pantalons en peaux également et des mocassins. Les mocassins sont des espèces de bottes en peaux de renne montant jusqu'aux genoux et tout à fait imperméables.

Pendant les quinze jours que j'ai passés au milieu d'eux, j'ai été à même d'étudier leurs mœurs très curieuses, qu'il serait trop long de vous détailler ici.

Les Esquimaux sont des pêcheurs audacieux et expérimentés, et j'ai trouvé parmi eux de véritables artistes dans l'art de graver l'ivoire.

Nous nous embarquons ensuite sur le *Roanoke*, le dernier steamer qui quittera Saint-Michel et qui y a été envoyé spécialement pour prendre les mineurs du Klondyke. Nous avons à bord 12,500,000 francs de poudre d'or gardés par deux officiers de la police montée, qui sont chargés de les déposer à Seattle.

Nous gagnons les Iles Aléoutiennes où nous arrivons après une épouvantable traversée sur la mer de Bering.

Les 70 îles aléoutiennes sont d'origine volcanique et l'on

y rencontre encore plusieurs volcans constamment en éruption. Une seule de ces îles possède une colonie de blancs.

Sans aucun arbre, mais couvertes d'herbes et de mousses avec de jolies fleurs partout, ces îles ont un climat très agréable. L'on a installé dans la principale d'elles, à Unalaska, plusieurs fermes où le bétail engraisse très bien.

La température y est très douce et rarement le thermomètre descend au-dessous de zéro.

Unalaska possède une église russe fort jolie ainsi que de grands magasins d'approvisionnements et des dépôts de charbon.

On n'y rencontre ni ours, ni loups, mais en revanche beaucoup de renards bleus, dont les métis indiens font même l'élevage.

Ces naturels des îles Aléoutiennes, par leur croisement avec la race russe, forment aujourd'hui des métis et ceux-ci considèrent comme un outrage d'être comparés à des Indiens.

La manière dont ils chassent le phoque est particulièrement curieuse.

Leurs barques étroites et longues sont entièrement recouvertes de peau de lion de mer, à part deux ouvertures rondes dans lesquelles deux hommes se glissent. Sur cette barque se trouve attaché tout l'attirail du chasseur y compris la peau gonflée d'un jeune phoque qui servira de flotteur et d'appât.

Armés d'une flèche-harpon dont la pointe en ivoire est attachée à une lanière en peau de renne et retenue au centre de la tige, ils lancent celle-ci avec une adresse prodigieuse dans le flanc du phoque. Le harpon s'enfonce dans les chairs et la tige en bois se détachant par les mouvements de l'animal flotte sur l'eau en indiquant aux chasseurs la piste à suivre. Dès qu'ils l'ont rejoint ils rattrapent le flotteur, attirent doucement la bête et l'assomment d'un violent coup de massue.

Les Aléoutes ont des habitations en bois confortablement aménagées, et j'ai trouvé chez plusieurs d'entre eux de petits salons fort proprets avec un piano ou un harmonium.

C'est à une Compagnie américaine qu'est réservé le droit de chasse au phoque dans le détroit de Bering. Mais le voyageur de passage seulement peut les chasser aussi.

Parmi les charges qui sont imposées à cette Compagnie figure notamment l'obligation de nourrir les Aléoutes.

Plusieurs de ces îles sont le rendez-vous des phoques où ils vont en masse à l'époque de la reproduction. C'est là qu'on les tue également après les avoir rassemblés en grand nombre.

J'ai parlé plus haut de la quantité de saumons, morues, halibuts et harengs qui abondent sur les côtes de l'Alaska et du Pacifique.

Dans les environs de Vancouver, c'est par bandes énormes que les saumons remontent la rivière Fraser, à ce point que souvent ils obstruent celle-ci et qu'on pourrait la traverser en marchant sur ce banc naturel.

Les Américains ont établi sur les côtes du Pacifique quelques grandes usines pour la fabrication des conserves ; mais nos compatriotes y trouveraient place encore pour la création de beaucoup d'établissements de ce genre.

Nous arrivons à Seattle le 19 octobre et de là regagnons Montréal en traversant les États-Unis par Billings, les réserves indiennes, Kansas City, Saint-Louis, Chicago et Toronto.

Et maintenant il me reste à conclure en souhaitant que nos compatriotes n'attendent pas pour jeter les yeux sur ces riches contrées qu'elles soient bondées d'émigrants de toutes les nations.

Qu'ils se rappellent qu'au Transvaal *nous sommes encore arrivés trop tard.*

A ceux que n'effrayeront pas les quelques difficultés de la

route et du climat; aux commerçants qui voudront être des premiers à introduire les produits de la France dans ces terres lointaines, auxquelles on s'accorde à prédire un grand avenir, je ne puis assez répéter : « N'hésitez pas à faire quelques sacrifices ; car en travaillant à développer les relations du commerce français vous travaillerez aussi à votre fortune personnelle. »

5364. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, direct.

5564. — L.-Impr. réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, directeur.